

Je n'aurais pas su même me contenter d'à peu près, fermer les yeux pour ne pas voir les offenses et m'étourdir dans les joies factices d'une vie toute en surface.

Non, vraiment, je n'aurais pas pu !

Et vous le saviez mon Dieu ! Quand je pleurais en vous reprochant de laisser mon cœur vide, c'était pour le mieux remplir que vous l'éprouviez.

Des fiançailles rompues qui m'ont laissé une méfiance inguérissable, Puis, notre ruine et l'éloignement subit de celui que j'allais peut-être croire sincère... La mort de maman ; la si longue maladie de mon père que je me serais fait scrupule de quitter, même pour un de ces voyages que je rêvais, voilà ma jeunesse !

Et vous seul savez, mon Dieu ! ce que j'ai souffert lorsque, à trente ans, je cachais, avec un sourire calme, les ardeurs inutiles qui me tourmentaient.

Et puis ma sœur m'a confié ses enfants... et puis, cette orpheline recueillie au château a été suivie bientôt d'une autre.

Peu à peu mon cœur, ce pauvre cœur racorni par ses peines égoïstes, se dilatait. En essayant de guérir les autres, c'est moi que je guérissais !

Alors, l'amour que vous saviez en moi, mon Dieu ! l'amour vrai, l'amour des âmes, a jailli et a tout illuminé.

Ma vie, qui, dans mes belles années, était un supplice secret, est devenue si douce, si grande !

Ce n'est plus en moi quelle est, mais dans les autres. Je souffre leurs peines, mais leurs bonheurs sont mes joies, quelles joies !

Quand j'ai pu arracher au mal une jeune fille, retenir une autre sur la pente qui mène si bas, quand un malade me dit : " Avec vous, je souffre moins et je prie mieux. "

Alors, mon Dieu, j'éprouve ce que doivent éprouver vos élus, et, de tout cœur, je vous remercie de ma vocation choisie, non par moi, mais par vous !

Vous, Seigneur, qui lisez tout au fond de nous-mêmes ce que nous ne savons pas discerner.

JACQUES MORIAN

(Extrait d'un livre à paraître prochainement sous le titre : *le Secret des âmes.*)

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Les femmes d'esprit en France

par le Comte J. du PLESSIS

(Nouvelle librairie Nationale, Paris, 3, Place du Panthéon).

Le comte du Plessis nous présente tout simplement des femmes d'esprit : à nous de les connaître, de les aimer ou de les juger, se dit-on en lisant la préface. Et c'est avec une vive curiosité qu'on se hâte d'ouvrir le volume.

Voici le Moyen-Age. Tout d'abord un long chapitre nous prévient du genre d'esprit que l'on va trouver dans ces salons nobles, dans ces cours princières. Il faut passer en revue — et très vite — l'histoire féminine littéraire de la France, de Charlemagne à François I. On retient le nom de Marie de France et celui de Christine de Pisan surtout que l'on connaît mieux.

L'on constate combien l'imprimerie facilite la diffusion du savoir féminin.

" Les femmes profitèrent de cet élan général vers le savoir... "

Elles sentent confusément que les temps leur sont favorables et qu'elles vont avoir une œuvre nouvelle à accomplir dans le développement de la civilisation."

C'est la naissance du féminisme. Durant cette époque, on remarque trois ou quatre grandes dames qui écrivent des discours, voire des traités sur l'excellence de la science pour la femme.

" Marie Stuart âgée de quatorze ans, prononce à la cour d'Henri II, et en latin, ne vous déplaît, une belle harangue pour établir combien leur sied l'étude des lettres et des arts." (1)

On nous introduit dans les salons les plus célèbres. Tous sont brillants de savoir, pétillants

(1) Les femmes instruites de ce temps là ne faisaient pas les choses à demi. Nos jeunes brevetées, nos bachelières, nos licenciées, nos agrégées même et nos doctresses ont ici de quoi devenir modestes. Elles ne l'emporteraient ni par le nombre, ni par la valeur sociale, à ne considérer que les hautes études, ni surtout, et en général, par l'ampleur et la solidité du savoir.